

même, non plus par sa géographie mais par sa langue – non germanique en l'occurrence. Le français, le roi et la France ne cessèrent dès lors de s'appuyer l'un sur l'autre, favorisant d'autant l'essor du savoir : « L'Italie a le pape, L'Allemagne l'empereur, la France l'Université ». Celle-ci est déjà assez puissante, en 1231, pour mener une grève victorieuse contre le roi, qui reprendra provisoirement la main, trois siècles plus tard, en imposant qu'aucun livre ne puisse être imprimé sans avoir reçu le privilège royal. S'esquisse alors l'énorme entreprise de normalisation du français, à travers une avalanche de dictionnaires, d'arts poétiques et de grammaires destinés à élaborer une langue unique pour un peuple à-part, qui verra son couronnement dans la formation de l'Académie, dont le dictionnaire reste à ce jour la grande justification. Pour mieux les tenir, le monarque veillera au Grand Siècle à pensionner ses auteurs, du très politique Malherbe au plus qu'obéissant Racine – « les écrivains sont à l'avant-garde du conformisme social, politique et religieux » écrit Lepape. Richelieu ne se contente pas de réunir 40 écrivains sous sa houlette : il impose à ses protégés directs des canevas dramatiques qu'ils n'ont plus qu'à développer, achevant de faire de la France une